

PAPIER MACHINE

QUI NE
DIT MOT
CONSENTE

NUMÉRO 02
MARS 2015

T
R
A
P
P
E

Chinoiserie – Jambe – Caboche – Vestige – Mr Fox – Corniche – Tarmac – Papier-Collant – Biscotte
Déluge – Malabar – Glaçage – Réification – Plaque – PouvoirPoint – Obsolescence – Ban public – Taxinomie
Lance-pierre – Pygmée – Grimace – Non-dit – Brindille – Sandouiche – Reblocher – Gyro vague
Éboulis – Musc – Fond’martre – Traquenard – Perruque – Billard électrique – Anatidaephobie
Et aussi : Gonocoque – Posteriori – Carpette – Robert des Bois – Zut – Robinet – Enclume

LUCIE
COMBES

KIM
PASCHE

QUI VEUT LA PEAU DE KIM PASCHE ?

« Dans ce film comme dans la plupart des films je pense, le centre d'intérêt c'est le personnage principal et les expériences qu'il affronte. Toutefois, j'ai toujours pensé que dans ce cas particulier, le paysage, la nature, l'environnement, avaient autant d'importance qu'un personnage secondaire et même principal. »

Sydney Pollack à propos de son film *Jeremiah Johnson*, 1972.

par Lucie Combès

J'aurais aimé pouvoir réaliser un film sur Kim Pasche, le suivre sur sa concession dans le Yukon, expérimenter la vie sauvage et faire de la nature un compagnon qu'on découvre, dans sa complexité, avec ses qualités et ses défauts. Mais bon, pour ça j'aurais eu tout un tas de besoins que *Papier Machine* n'aurait pas été en capacité d'assouvir. Alors j'ai approché Kim, mon protagoniste, en lui proposant un espace de papier qu'il remplirait sensiblement et auquel j'adoindrai un autre espace, une sorte de vraie/fausse interview à partir de nos échanges, de son parcours et de ses réflexions de vrai/faux piégeur qu'il est.

Yukon : territoire fédéral du Nord du Canada à peu près aussi grand que l'Espagne, plus aéré car beaucoup moins peuplé (0,07 hab/km²), tirant son nom du fleuve éponyme. Son biome : la taïga (des conifères et quelques feuillus, une faune abondante et variée), des rivières, des lacs et au sommet des montagnes, comme à l'extrême nord, la toundra (lichen, boulot nain et autres graminés). Climat : subarctique (des hivers longs et froids, des étés courts et chauds). Un territoire parfait pour appréhender la vie sauvage.

Quel besoin on peut bien avoir d'aller se fourrer au milieu de rien pour titiller du castor à des kilomètres de son pays d'origine ?

Besoin : 1 : exigence née de la nature ou de la vie sociale.
Appétence, appétit, désir, envie, nécessité, soif.

Kim n'est pas allé au Canada pour « titiller » du castor. Ce n'est pas le commerce des peaux qui le motive. Oui, il piège des animaux et les dépèce, mais avec des pierres et du bois, et ce n'est pas ça qui le stimule ; ça le réchauffe, tout au plus. Au Canada, si l'on veut être tranquille et faire ce qui nous plaît dans la forêt, comme chasser du caribou pour bouffer, il faut acquérir une concession

et avec, le statut de piégeur. Et pour cela, il faut piéger et justifier tous les cinq ans au gouvernement local que le droit d'usage de la terre bénéficie à la régulation de la faune. Kim a acquis sa concession à 29 ans, avec un ami. Avant cela il avait été l'assistant d'un vieux piégeur quadraplégique, une drôle d'histoire, qui à elle seule mériterait un long-métrage. Auprès de lui, il se forme à la dure. Imaginez-vous apprenti piégeur à - 40°C avec un quadraplégique à balader en moto-neige aux quatre coins de la forêt, un peu comme Jeremiah avec bear claw, l'apprenti piégeur et le vieux chasseur d'ours, le handicap et la moto-neige en plus. Ancien artisan du cuir, animateur dans des parcs préhistoriques, Kim n'avait qu'un souhait en arrivant au Canada : trouver un lieu pour recréer un mode de vie préhistorique et faire l'expérience de la vie sauvage. Autrement dit, s'il vit seul dans la nature, c'est par pure *appétence*.

Appétence : *tendance qui porte l'être vers ce qui peut satisfaire ses besoins, ses instincts, ses penchants naturels. Désir, envie.*

« Je ne suis pas moi-même issu d'une culture qui se rapproche de la nature, je suis rempli d'ignorance, de mauvaises idées sur ce qu'est la vie sauvage, (...) il me faudrait une région qui contienne un maximum de diversité biologique, géologique pour que je puisse à chaque fois retomber sur mes pattes si je me suis trompé. » Sa démarche était réfléchie, il était déterminé et aarpenté seul des régions entières avec son canoë avant d'attendre patiemment qu'une concession se libère. Ça c'était l'été, quand la saison du piégeage était finie. L'été, il peut mieux développer son autonomie, s'aventurer dans la nature, manger le fruit de ses cueillettes, de sa chasse, vivre la vie sauvage.

Sauvage : *salvage ; bas lat. Salvaticus, class.silvaticus « sauvage, végétal », de silva « forêt, bois »*

I.1 : qui est à l'état de nature ou qui n'a pas été modifié par l'action de l'homme.

II.1 qui fuit toute relation avec les hommes, se plaît à vivre seul et retiré. Craintif, farouche, insociable, misanthrope.

Misanthrope ? Non, « les bons solitaires font de très bonnes personnes sociales. » Pourquoi ? Ben parce qu'ils se connaissent plutôt bien et parce que les arbres et les animaux se fichent pas mal de nos faux-semblants. Kim a déjà vécu douze semaines sans la moindre interaction humaine. « La solitude est une douce contrainte pour peu qu'on sache la manier un peu. Ça permet d'aller à la rencontre de soi-même, de certaines parties de nous qu'on cache quand on est en société. (...) Quand tu es dans la forêt, il n'y a pas le vacarme autour, tu t'entends résonner à l'intérieur. » Mais Kim ne se satisfait pas de cette seule solitude, il a besoin de prendre son annuel bain d'humains et de retrouver ses proches, savourant pour un temps l'éclectisme des cultures du vieux continent.

Besoin : *2. au plu. : Choses considérées comme nécessaires à l'existence, obtenues par de l'argent. Ressentir la nécessité de, vouloir comme nécessaire, utile, désirer, exiger, réclamer.*

Ce ne sont pas les peaux qui paient les voyages vers l'Europe, mais les stages. Son public est varié « de l'employé-cadre d'entreprise citadin à l'ado dont l'attention est greffée à son smartphone et qui ne sait pas trop ce qu'il fait là ! » Il y a des stages techniques, pour apprendre comment faire un arc par exemple, et d'autres qui ont plus pour objectif une réflexion sur le lien homme/nature, comme les parcours proposés au sein de l'Ecole de la Nature et des Savoirs. Les durées sont variables et le prix d'environ 100 euros par jour et par personne. Et si vous voulez faire des « stages en immersion », ne venez pas en slip ; Kim préfère ne pas trop brusquer les participants. L'expérience ne doit pas être vécue comme une contrainte ou un cauchemar, mais elle se fera sans lampe, ni boussole, ni tente, ni hache, ni scie, etc. Juste un peu de farine, sel,

souvenir de tout ça.

La neige est bruyante par de telles températures. Les raquettes se posent souplement devant moi mais le moindre bruit se trouve démultiplié quand il fait très froid. C'est encore un truc en rapport avec la densité de l'air, ça. À part les quelques trappeurs qui vivent encore dans les bois et quelques autochtones, pas grand monde ne doit connaître ces phénomènes du Grand-nord. Leur manifestation est un spectacle qui se mérite. La grande danse boréale est un ballet réservé aux spectateurs les plus chevonnés.

Ce matin, c'est le chant des arbres qui m'accueille alors que j'arrive au bout de la prairie, là où commence le chemin. Ce même chemin qui jour après jour m'avale dans une déglutition sylvestre. Jusque là, je suis encore sur le terrain de l'Homme pour ce que ça vaut si loin de la civilisation. Mais une fois franchie la subtile frontière entre la prairie et la forêt, je me retrouve complètement à la merci du monde sauvage. Sauvage lorsqu'il force mes orifices nasaux, sauvage lorsqu'il gèle mes joues, sauvage dans sa torpeur omniprésente, dans l'infini éphémère ; l'éphémère encore et encore, à l'infini. La précarité de l'instant pourrait-on dire. Un peu comme si l'instant suivant, par de telles températures, ne pouvait être garanti !

...demain je prends un calepin avec moi.

Je m'arrête. Et c'est comme si le monde invisible avait décidé de parler. Mes raquettes se sont tuées, et c'est toute la forêt qui s'anime soudain d'une multitude de sons. Les arbres crépitent comme s'ils étaient animés ! Le ciel bleu traversé par des aurores boréales, émet lui aussi un bruit de fond. Un bruit sourd et profond, à l'échelle de sa grandeur. Selon les amérindiens, ce sont les aurores boréales qui chantent et c'est en sifflant qu'on peut les faire apparaître. Aujourd'hui, il n'y a pas que les aurores qui chantent. La profondeur des bois aussi. Pas de vent, pas de signe de vie. Pourtant le silence parle à haute voix.

Je me laisserai emporter un jour par cet appel que les trappeurs nomment *the call of the wild*. Mais pas aujourd'hui !

Me remettre en marche réchauffe mes membres déjà refroidis par ma halte pourtant bien courte. Ma parka en fourrure de caribou est faite pour me protéger contre de telles températures, mais sans mouvement, la chaleur quitte mes membres comme l'eau s'évapore au soleil. Et ce froid n'est pas près de tomber.

Alors que je m'enfile sous un bosquet plus dense, mon regard se porte aux cimes des arbres. À l'horizon, le jour se lève. C'est assez drôle quand on y pense comme assertion. Encore une expression du sud. Ici le jour ne se lève pas vraiment, il rampe. Comme un prédateur à l'affût de sa proie, le soleil

se glisse sous l'horizon en faisant bien attention de ne pas se faire voir. Bien sûr son passage éclaire quelque peu ce paysage qui ne demande que ça. Et d'ailleurs le jour, puis le soleil, finissent bien par se dévoiler. Mais c'est pour repartir aussitôt en rampant sous l'horizon !

Je n'ai jamais de montre avec moi. C'est toujours ça de moins à décongeler quand je rentre au camp. Je ne sais donc pas tellement pour combien de temps encore le jour va ramper comme ça sous l'horizon. En plus je l'ai vu moi, ce n'est plus la peine qu'il se dissimule !

A force de me perdre dans mes songes, mes raquettes ont fini par me mener à ma première trappe. Trape avec un « p » ou deux ? Merde, je me fais encore avoir. C'est terrible quand on y pense. Je pratique un métier qui n'existe pas. Le terme je veux dire. Tout le monde dit « trappeur » et « trappe » alors que c'est « piégeur » et « piège » les termes français. Le terme trappeur n'existe pas. Le métier presque plus non plus d'ailleurs. Même la trappe, l'objet, ne sera bientôt plus. Du moins plus sous sa forme actuelle, puisque chaque dix ans la forme des trappes est modifiée pour répondre aux exigences du marché.

Mon piège non plus n'est plus là, tiens ! Je m'arrête donc et le retrouve au bout de sa chaîne : encore un kuukkeli qui me l'a désactivé. Le geai gris comme on dit en français. Moi je préfère le nom finnois, « kuukkeli ». Plus proche de l'onomatopée que « geai gris » et donc plus parlant. Comme « trape » d'ailleurs (avec ou sans deux pp ! ? !) qui claque quand même plus que « piège » !

J'ai à peine le temps de replacer mon piège que déjà mes doigts gélent ! Ce n'est pas grave, la marche réactivera mon sang et mes doigts sans souci. Encore quarante trappes, et le jour qui rampe...

On aurait vite fait de se croire seul au monde dans ces mers de glace. Je marche plutôt en fond de vallée et mon regard, lorsqu'il ne croise pas les épiceas qui hérissent mon horizon, ne porte guère plus loin que les premiers flancs des montagnes qui m'entourent. Mais si je monte sur ces sommets, alors mon regard peut se perdre à des dizaines de kilomètres. Balayant le vaste, l'immense horizon, jamais mon œil ne butera sur autre chose que des montagnes, des rivières, des épiceas et de la neige, toujours de la neige. Aucune créature humaine autre que moi ne se débat dans ces immensités, c'est tellement dur ! Les animaux qui défient ce climat n'ont pas non plus la vie facile. Le vivant, ici, vacille, frémît au contact du froid : il est un sursaut qui pour un instant évite la torpeur ; un battement qui refuse d'être immortalisé. Je vis cette réalité au quotidien, moi. Je l'incarne au sens étymologique du terme : *In carne*, dans la chair. Mes mollets tirent sous l'effort que mon corps fait pour gravir la petite colline où se trouve mon pro-

chain piège. Je dois faire attention de ne pas me geler les poumons en respirant trop fort. Transpirer, même, serait dangereux. Au sommet, une brise m'accueille, c'est l'air chaud (sic !) qui remonte des vallées. Mon deuxième piège n'a pas bougé ! Je badigeonne un des arbustes d'un leurre à base de castoreum, pour attirer les carnivores qui en raf-folent, et je reprends mon chemin.

« Que fait le vent quand il ne souffle pas ? » demandait l'autre. Ici la question serait « que fait la vie quand elle ne bouge pas ? ». Elle fait comme le vent, elle n'est plus. Le souffle se fige.

Je m'aperçois que j'ai accéléré le pas en pensant à tout ça. Au petit trot, je franchis le ruisseau à côté duquel se trouvent deux de mes pièges tous deux vides. Je ne prends pas même le temps de m'arrêter. À ma droite, me suit en piaillant un groupe de mésanges. Elles volent de branche en branche, me dépassent, puis m'observent en silence, pour à nouveau voltiger jusqu'au prochain arbre. Hormis un corbeau ça et là, ce sont les seuls animaux que je croise régulièrement sur mes lignes de trappe. Les gens sont surpris qu'on puisse envoyer des hommes dans l'espace, moi ce qui me dépasse, ce sont les mésanges ! Comment un oiseau qui pèse 5 grammes, aux pattes nues, peut survivre par un froid pareil ? Il me semble qu'un corps aussi petit devrait tomber raide au sol en un instant ! Le froid et l'effroi. Voilà qu'elles me dépassent encore. Finalement, lorsqu'il s'agit de nature, l'humain est vite dépassé au sens propre comme au figuré... Calepin ! Captivé par les voltiges de mes pensées, je n'ai pas encore pris le temps d'observer les traces de martre qui suivent la piste que j'emprunte depuis

200 mètres. Enfin un signe de vie autre que mes amies ailées ! Cette martre a dû passer par là il y a deux jours, lors du redoux. C'est toujours lors de ces remontées de température qu'on les voit s'agiter à l'extérieur. Par grand froid leur corps allongé perd trop d'énergie. Elles chassent alors sous la neige ; principalement de petits rongeurs. Mais là, grâce au redoux, je crois que j'en tiens une ! J'ai hâte d'arriver au prochain piège ! Deux jours plus tôt, en sentant l'odeur du leurre, cette martre a sûrement eu la même hâte que moi maintenant. Sur la neige devant moi, l'espace entre les empreintes de ses pattes s'est allongé et me signale que ma martre courrait droit devant elle. Cette soudaine odeur, dans les vastitudes de ces vallées, devait sembler être une aubaine pour un petit carnivore comme ça ; elle pensait suivre les effluves d'un festin inopiné.

C'est tout de même fou l'acuité, comme principe je veux dire. Ici, mon quotidien pourrait paraître monotone vu de l'extérieur. Après tout, chaque jour paraît se ressembler, la neige et le froid sont notre quotidien à nous, habitant de la taïga, et fort peu d'événements viennent briser la redite quotidienne du jour précédent. Pourtant, la joie de l'inattendu est bien là, tapie juste derrière les détails qui sont pléthore pour peu qu'on sache les observer. Tout comme cette martre, le moindre changement dans mon environnement a l'effet d'une bombe sur mes sens ! Je crois que la qualité de mon quotidien dépend de mes capacités à m'émerveiller au contact de l'inattendu. Et c'est en affinant cet émerveillement, lorsque la nature se dévoile enfin, que mon être s'épanouit... □□

huile, duvet et équipement de pluie. Les objets, tels que les cuillères et les bols, seront façonnés sur le chemin.

Au début, l'idée de ces stages était plutôt de se faire des sous, et puis avec le temps et au contact des *peuples racines*, ça a pris un autre sens. Ces derniers, aussi appelés *Amérindiens*, sont les descendants des habitants du Yukon d'avant l'arrivée des Européens. On les appelle aussi les *Premières Nations*. Certains d'entre eux ont qualifié Kim de « passeur », parce qu'il fait le pont entre les générations et les cultures. Il aidait déjà des archéologues à reconstituer et tester des outils préhistoriques et participe aujourd'hui, notamment avec les *Dénés* d'Alberta et les *Crees* de Saskatchewan, deux peuples amérindiens, à la réflexion sur la préservation de leur culture. Tiens, encore quelque chose de complexe et qui mériterait son propre article.

Bien que les demandes de stages se multiplient, Kim se limite au minimum pour garder un certain enthousiasme dans la transmission. S'il n'a pas assez d'argent, il s'enfonce un peu plus longtemps dans les bois, ça permet d'économiser et puis ça prolonge l'expérience. Il doit juste subvenir à ses besoins basiques : une voiture qui roule, du matériel pour les trappes, de la farine, des pâtes, du riz, des pois..., le minimum quoi.

C'est pas un peu paradoxal ça, de jouer les Cro-Magnons huit mois dans l'année et derrière de prendre l'avion et la moto neige ! Et le bilan carbone dans tout ça ?

Mince, Kim ne rentre pas dans le costume du militant écolo qui vit nu dans les bois, appelle la pluie et danse avec les loups en pestant sur les automobilistes et en crachant sur Internet. Il n'a rien non plus d'un illuminé obsédé par la Préhistoire et qui appellera au retour à la massue. Rien à voir non plus avec plus avec Puff ou Lila de *Human traffic* ou Christopher d'*Into the Wild*, pour reprendre des références assez communes.

Paradoxe : paradoxos (contraire à l'opinion commune) : Opinion qui va à l'encontre de l'opinion communément admise.

Kim ferait peut-être un personnage principal trop complexe. Il observe des rituels, comme glisser du tabac sous un arbre qu'on coupe, mais n'est pas pour autant un mystique, juste un type que sa culture cartésienne n'aide pas à appréhender le sauvage. Certains rituels sont des remerciements, transmis par des Amérindiens, d'autres des gestes simples que l'on fait régulièrement, comme s'hydrater sans soif, se faire à manger sans faim, se laver pour personne, et qui permettent de rythmer la journée et ne pas se laisser aller, c'est si facile quand on est seul. Plus qu'un mysticisme, c'est une manière d'*habiter* son environnement.

Habiter : du latin *habitus* « manière d'être » « maintien, attitude »
1. avoir sa demeure 2. occuper de façon durable 3. Etre comme dans une demeure. Hanter, résider, animer, posséder

Vivre la vie sauvage requiert un certain état d'esprit, c'est la première chose que Kim essaie de transmettre dans ses stages, car cela lui semble plus important que la technique. Ce dont on a besoin pour survivre dans la nature, c'est avant tout de la culture. Paradoxal, non ? Les systèmes de référence, la cosmogonie, cela aide à comprendre, sentir et prendre part à son milieu naturel. C'est grâce à des Amérindiens qu'il a saisi cela. Pour lui, si ces peuples semblent se fondre dans la culture dominante, ils ne font en réalité que respecter une des principales caractéristiques de leurs propres cultures, la résilience, cette capacité à se maintenir dans le changement. Kim prend note et trouve son équilibre entre civilisation et vie sauvage, culture européenne et amérindienne. On ne le verra pas défilier ; pas militant. Il se voit plutôt responsable de la transmission d'un état d'esprit, assumant les différentes facettes de sa vie, ses paradoxes qu'il questionne sans cesse. Il dit qu'il cherche, comme Serge Latouche¹, à

1. Serge Latouche, *Décoloniser l'imaginaire : La Pensée créative contre l'économie de l'absurde*, 2003.

« décoloniser les imaginaires », alors le communément admis, si vous saviez comme il s'en fiche.

Isolé : 1. séparé des choses de même nature, rare. 2. Qui est séparé des autres hommes.

Isolé ? Non, rare, le personnage l'est sans doute. Il cale son pas sur celui de la nature, parfois il construit un pont, parfois il attend que l'eau baisse et se contente de sauter de pierre en pierre. Tout est question d'équilibre et de positionnement. Quant à être séparé des autres hommes, il y a un temps pour tout, à chaque saison ses occupations.



par Kim Pasche

C'est un bleu profond qui m'accueille alors que les vapeurs blanches se dispersent autour de moi. La porte que je viens de fermer m'isole soudain de cet îlot de chaleur que constitue ma maison du fond des bois. Le choc est violent ce matin ! J'ai franchi 60°C en 2 secondes. Mon corps le réalise et me le fait savoir par un frisson qui s'empare de tous mes membres. À chaque fois, à ce moment précis, une hésitation me prend. Pour un instant je voudrais faire demi-tour et me blottir dans la chaleur de cette cabane qui m'isole comme le ventre d'une mère protège son fœtus. Pourtant mes jambes, habituées à ce rituel, se mettent en marche sans y porter attention et dissipent mes préoccupations prénatales. Face à moi se dessine, dans les lueurs de l'aube, une prairie coupée en son milieu par les traces de mes allers-retours quotidiens. Ce dégagement me permet une vue plongeante dans l'immensité de la vallée qui s'étend devant moi, ce qui est plutôt rare en pleine forêt. Lorsqu'il fait froid comme aujourd'hui, l'air est si pur que les éléments éloignés paraissent souvent très proches. Par -40°C cet air est d'une transparence totale, et pourtant il paraît bleu ! À mon retour, il faudra que je l'écrive, que l'air est bleu. Il est plus dense aussi. Évidemment, ça je le sais depuis longtemps. Je le sens à chaque respiration. Alors que mes raquettes se posent dans un

crissement caractéristique, l'air, lui, rentre difficilement dans mes narines. Comme si la substance inspirée était plus épaisse qu'à l'habitude. On pourrait croire qu'en se réchauffant dans mes poumons cet air reprendrait des propriétés plus familières, mais il n'en est rien ! Je le recrache subitement, au bord de l'essoufflement comme si je voulais me débarrasser d'un fardeau trop pesant. Il a cette viscosité qui rend l'expiration juste trop longue et trop dure pour qu'on puisse l'oublier. Pourtant, on fini bien par l'expulser cet air, alors vide d'oxygène ! Il a d'ailleurs beau être en partie délesté, il n'en est pas moins lourd !

Le drame par de telles températures, c'est qu'on n'a pas le temps de reprendre son souffle ; voilà qu'il faut tout reprendre à zéro. Cet air chèrement absorbé puis libéré n'a, ma foi, pas transcendé mon métabolisme et me voilà reparti pour un tour ! Entre deux respirations, pas le temps de reprendre son souffle. Ça aussi faut que je l'écrive. Ça fait déjà deux trucs à noter et je serai pas revenu au camp avant ce soir ! Bon en même temps la journée n'est pas bien longue ces jours. On devrait d'ailleurs utiliser le mot nuit pour désigner la journée, ce serait plus logique ; il y en a tellement ! Je devrais dire « la journée n'est pas bien longue ces nuits ». Encore un truc à noter à mon retour, ça va être chaud de se

souvenir de tout ça.

La neige est bruyante par de telles températures. Les raquettes se posent souplement devant moi mais le moindre bruit se trouve démultiplié quand il fait très froid. C'est encore un truc en rapport avec la densité de l'air, ça. À part les quelques trappeurs qui vivent encore dans les bois et quelques autochtones, pas grand monde ne doit connaître ces phénomènes du Grand-nord. Leur manifestation est un spectacle qui se mérite. La grande danse boréale est un ballet réservé aux spectateurs les plus chevonnés.

Ce matin, c'est le chant des arbres qui m'accueille alors que j'arrive au bout de la prairie, là où commence le chemin. Ce même chemin qui jour après jour m'avale dans une déglutition sylvestre. Jusque là, je suis encore sur le terrain de l'Homme pour ce que ça vaut si loin de la civilisation. Mais une fois franchie la subtile frontière entre la prairie et la forêt, je me retrouve complètement à la merci du monde sauvage. Sauvage lorsqu'il force mes orifices nasaux, sauvage lorsqu'il gèle mes joues, sauvage dans sa torpeur omniprésente, dans l'infini éphémère ; l'éphémère encore et encore, à l'infini. La précarité de l'instant pourrait-on dire. Un peu comme si l'instant suivant, par de telles températures, ne pouvait être garanti !

...demain je prends un calepin avec moi.

Je m'arrête. Et c'est comme si le monde invisible avait décidé de parler. Mes raquettes se sont tues, et c'est toute la forêt qui s'anime soudain d'une multitude de sons. Les arbres crépitent comme s'ils étaient animés ! Le ciel bleu traversé par des aurores boréales, émet lui aussi un bruit de fond. Un bruit sourd et profond, à l'échelle de sa grandeur. Selon les amérindiens, ce sont les aurores boréales qui chantent et c'est en sifflant qu'on peut les faire apparaître. Aujourd'hui, il n'y a pas que les aurores qui chantent. La profondeur des bois aussi. Pas de vent, pas de signe de vie. Pourtant le silence parle à haute voix.

Je me laisserai emporter un jour par cet appel que les trappeurs nomment *the call of the wild*. Mais pas aujourd'hui !

Me remettre en marche réchauffe mes membres déjà refroidis par ma halte pourtant bien courte. Ma parka en fourrure de caribou est faite pour me protéger contre de telles températures, mais sans mouvement, la chaleur quitte mes membres comme l'eau s'évapore au soleil. Et ce froid n'est pas près de tomber.

Alors que je m'enfile sous un bosquet plus dense, mon regard se porte aux cimes des arbres. À l'horizon, le jour se lève. C'est assez drôle quand on y pense comme assertion. Encore une expression du sud. Ici le jour ne se lève pas vraiment, il rampe. Comme un prédateur à l'affût de sa proie, le soleil

se glisse sous l'horizon en faisant bien attention de ne pas se faire voir. Bien sûr son passage éclaire quelque peu ce paysage qui ne demande que ça. Et d'ailleurs le jour, puis le soleil, finissent bien par se dévoiler. Mais c'est pour repartir aussitôt en rampant sous l'horizon !

Je n'ai jamais de montre avec moi. C'est toujours ça de moins à décongeler quand je rentre au camp. Je ne sais donc pas tellement pour combien de temps encore le jour va ramper comme ça sous l'horizon. En plus je l'ai vu moi, ce n'est plus la peine qu'il se dissimule !

A force de me perdre dans mes songes, mes raquettes ont fini par me mener à ma première trappe. Trape avec un « p » ou deux ? Merde, je me fais encore avoir. C'est terrible quand on y pense. Je pratique un métier qui n'existe pas. Le terme je veux dire. Tout le monde dit « trappeur » et « trappe » alors que c'est « piégeur » et « piège » les termes français. Le terme trappeur n'existe pas. Le métier presque plus non plus d'ailleurs. Même la trappe, l'objet, ne sera bientôt plus. Du moins plus sous sa forme actuelle, puisque chaque dix ans la forme des trappes est modifiée pour répondre aux exigences du marché.

Mon piège non plus n'est plus là, tiens ! Je m'arrête donc et le retrouve au bout de sa chaîne : encore un kuukkeli qui me l'a désactivé. Le geai gris comme on dit en français. Moi je préfère le nom finnois, « kuukkeli ». Plus proche de l'onomatopée que « geai gris » et donc plus parlant. Comme « trape » d'ailleurs (avec ou sans deux pp ! ? !) qui claque quand même plus que « piège » !

J'ai à peine le temps de replacer mon piège que déjà mes doigts gélent ! Ce n'est pas grave, la marche réactivera mon sang et mes doigts sans souci. Encore quarante trappes, et le jour qui rampe...

On aurait vite fait de se croire seul au monde dans ces mers de glace. Je marche plutôt en fond de vallée et mon regard, lorsqu'il ne croise pas les épicéas qui hérissent mon horizon, ne porte guère plus loin que les premiers flancs des montagnes qui m'entourent. Mais si je monte sur ces sommets, alors mon regard peut se perdre à des dizaines de kilomètres. Balayant le vaste, l'immense horizon, jamais mon œil ne butera sur autre chose que des montagnes, des rivières, des épicéas et de la neige, toujours de la neige. Aucune créature humaine autre que moi ne se débat dans ces immensités, c'est tellement dur ! Les animaux qui défient ce climat n'ont pas non plus la vie facile. Le vivant, ici, vacille, frémît au contact du froid : il est un sursaut qui pour un instant évite la torpeur ; un battement qui refuse d'être immortalisé. Je vis cette réalité au quotidien, moi. Je l'incarne au sens étymologique du terme : *In carne*, dans la chair. Mes mollets tirent sous l'effort que mon corps fait pour gravir la petite colline où se trouve mon pro-

chain piège. Je dois faire attention de ne pas me geler les poumons en respirant trop fort. Transpirer, même, serait dangereux. Au sommet, une brise m'accueille, c'est l'air chaud (sic !) qui remonte des vallées. Mon deuxième piège n'a pas bougé ! Je badigeonne un des arbustes d'un leurre à base de castoreum, pour attirer les carnivores qui en rafolent, et je reprends mon chemin.

« Que fait le vent quand il ne souffle pas ? » demandait l'autre. Ici la question serait « que fait la vie quand elle ne bouge pas ? ». Elle fait comme le vent, elle n'est plus. Le souffle se fige.

Je m'aperçois que j'ai accéléré le pas en pensant à tout ça. Au petit trot, je franchis le ruisseau à côté duquel se trouvent deux de mes pièges tous deux vides. Je ne prends pas même le temps de m'arrêter. À ma droite, me suit en piaillant un groupe de mésanges. Elles volent de branche en branche, me dépassent, puis m'observent en silence, pour à nouveau voltiger jusqu'au prochain arbre. Hormis un corbeau ça et là, ce sont les seuls animaux que je croise régulièrement sur mes lignes de trappe. Les gens sont surpris qu'on puisse envoyer des hommes dans l'espace, moi ce qui me dépasse, ce sont les mésanges ! Comment un oiseau qui pèse 5 grammes, aux pattes nues, peut survivre par un froid pareil ? Il me semble qu'un corps aussi petit devrait tomber raide au sol en un instant ! Le froid et l'effroi. Voilà qu'elles me dépassent encore. Finalement, lorsqu'il s'agit de nature, l'humain est vite dépassé au sens propre comme au figuré... Calepin ! Captivé par les voltiges de mes pensées, je n'ai pas encore pris le temps d'observer les traces de martre qui suivent la piste que j'emprunte depuis

200 mètres. Enfin un signe de vie autre que mes amies ailées ! Cette martre a dû passer par là il y a deux jours, lors du redoux. C'est toujours lors de ces remontées de température qu'on les voit s'agiter à l'extérieur. Par grand froid leur corps allongé perd trop d'énergie. Elles chassent alors sous la neige ; principalement de petits rongeurs. Mais là, grâce au redoux, je crois que j'en tiens une ! J'ai hâte d'arriver au prochain piège ! Deux jours plus tôt, en sentant l'odeur du leurre, cette martre a sûrement eu la même hâte que moi maintenant. Sur la neige devant moi, l'espace entre les empreintes de ses pattes s'est allongé et me signale que ma martre courait droit devant elle. Cette soudaine odeur, dans les vastitudes de ces vallées, devait sembler être une aubaine pour un petit carnivore comme ça ; elle pensait suivre les effluves d'un festin inopiné.

C'est tout de même fou l'acuité, comme principe je veux dire. Ici, mon quotidien pourrait paraître monotone vu de l'extérieur. Après tout, chaque jour paraît se ressembler, la neige et le froid sont notre quotidien à nous, habitant de la taïga, et fort peu d'événements viennent briser la redite quotidienne du jour précédent. Pourtant, la joie de l'inattendu est bien là, tapie juste derrière les détails qui sont pléthore pour peu qu'on sache les observer. Tout comme cette martre, le moindre changement dans mon environnement a l'effet d'une bombe sur mes sens ! Je crois que la qualité de mon quotidien dépend de mes capacités à m'émerveiller au contact de l'inattendu. Et c'est en affinant cet émerveillement, lorsque la nature se dévoile enfin, que mon être s'épanouit... □